

Philippe Falardeau, réalisateur de *Guibord s'en va-t-en guerre*

Nicolas Gendron

Volume 33, numéro 3, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78290ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2015). Philippe Falardeau, réalisateur de *Guibord s'en va-t-en guerre*. *Ciné-Bulles*, 33(3), 4-8.



En couverture Philippe Falardeau,
réalisateur de **Guibord s'en va-t-en guerre**

« On a beaucoup
de difficulté à voter
autrement qu'en
songeant à nos intérêts. »

NICOLAS GENDRON

Attrapé via Skype durant des vacances en Italie, Philippe Falardeau s'est prêté au jeu de la toute première entrevue sur son plus récent film, la bien nommée comédie politique **Guibord s'en va-t-en guerre**. Un ancien hockeyeur devenu député indépendant, Steve Guibord (Patrick Huard), se retrouve malgré lui avec la balance du pouvoir. Et comme il ne sait trop quoi en faire, surtout sur un enjeu aussi vertigineux que la guerre, il part sonder la population de son immense circonscription, tout en jonglant avec les intérêts des travailleurs forestiers, des nations autochtones, des mineurs et les avis de sa fille pacifiste (Clémence Dufresne-Deslières) et de sa femme (Suzanne Clément) qui prend ses distances. Le cerveau de cet exercice de démocratie directe? Son jeune stagiaire haïtien (Irdens Exantus), prénommé Souverain! Reconnu pour son humour fin qui fait se rencontrer le social et l'humain, le cinéaste de **Congorama** réussit son pari d'équilibriste, dans ce créneau casse-cou du rire réfléchi. Après **Monsieur Lazhar** et **The Good Lie**, le thème musical de Martin Léon y est un personnage en soi, à l'image du film: tissé d'une douce exaltation, d'un suspense nourri et d'un véritable esprit festif. Sans compter que l'un comme l'autre nous accompagnent longtemps après la projection...

Photos ci-contre et de la page couverture: Christian Leduc

Ciné-Bulles: Guibord s'en va-t-en guerre est-il né d'un constat politique ou d'une envie de rire?

Philippe Falardeau : C'est d'abord né d'un constat. Même si j'ai étudié en sciences politiques, je ne me suis jamais vu travailler là-dedans. Mais je n'ai jamais cessé d'évaluer la vie sous un œil politique, ici et à l'international. Au Québec, on a souvent abordé la politique en documentaire, on le fait parfois sous l'angle de l'identité nationale, mais rarement sous celui des rapports de force ou de la démocratie. C'est grâce à André Turpin que j'ai vu le sujet se profiler, il y a sept ou huit ans. Il m'a dit : « J'ai une idée de film, mais ce n'est pas pour moi. C'est l'histoire d'un député qui est le seul à ne pas s'être prononcé sur un enjeu comme l'avortement ou la peine de mort, et tout le monde va dans son comté. » Une fois qu'il est sous la loupe et bombardé de toutes parts, qu'est-ce que l'on examine exactement? J'en suis venu à la conclusion qu'il fallait que ce soit une comédie. Sinon, le film aurait été trop moralisateur et je n'arrivais pas à trouver dans le drame un point de vue intimiste ou touchant. Avec la comédie, on allait pouvoir décaler les situations, les exagérer. Et pas seulement les politiciens, tous les personnages. En fait, quand tu regardes Guibord, c'est le gars le plus « normal », qui vit un vrai dilemme. Les autres sont des électrons libres autour de lui qui font déraiper les choses. Et je pouvais les dessiner à plus gros traits. Sauf peut-être la famille, que je voulais relativement crédible. L'idée d'André, que j'ai attrapée au vol, est devenue au final une réflexion sur la démocratie. On reproche souvent aux députés de voter selon une ligne de parti ou encore d'être des pantins, alors essayons théoriquement d'en rencontrer un qui a du pouvoir... Mais représenter des électeurs, ce n'est pas monolithique. La démocratie, c'est une bibitte très complexe.

Dès le début du film, vous faites un Hitchcock de vous-même dans un joli clin d'œil. Était-ce une façon de rendre sa liberté au spectateur ou au créateur?

Les deux, car je brise toujours le quatrième mur. Dans des films aussi variés que **Congorama**, **The Good Lie** ou **Monsieur Lazhar**, il y a au moins un personnage qui regarde la caméra. Ce n'est pas prémédité, plutôt instinctif. Ça interpelle directement le spectateur et lui dit : « Et vous, là-dedans? » Ce moment-là était à moitié improvisé. Le travelling sur la carte qui tremble, je l'avais en

tête, puis j'ai demandé un veston et une chemise, et à être hors foyer. Parce que je voulais établir une convention : on est dans la fiction pure, mais pas si loin de la réalité. Finalement, la réalité m'a rattrapé, parce que lors du tournage, Harper a amené un vote sur la guerre au Parlement. La réalité finit toujours par nous dépasser.

Deux cinéastes ont collaboré à l'écriture du film, soit le Québécois Stéphane Lafleur et le Belge Vincent Lannoo, avec qui vous avez scénarisé Au nom du fils. S'agit-il alors d'un scénario de coalition?

Bonne question, mais non! Un gouvernement de coalition n'a pas le choix, moi oui. Et c'était à deux moments très différents. J'aime l'humour décalé belge. Et Vincent va beaucoup plus loin dans la caricature que moi. Je pense à un film comme **Strass**, un faux documentaire sur une école de théâtre à Bruxelles. J'aimais cette idée-là que l'on s'allie, moi qui suis très rationnel et lui beaucoup plus fou. On est partis à Val-d'Or et à Rouyn, pour explorer ce que c'est d'être le représentant d'un vaste territoire. À partir de là, j'ai rédigé mon synopsis, il y a cinq ans et demi. Stéphane, lui, m'a aidé lors d'un blocage. J'avais très peur de saboter le propos politique en allant trop loin dans l'humour et Stéphane m'y a encouragé, au contraire. Je me suis donc permis d'insuffler un brin de poésie au film.

Vous dites être allé en Abitibi. Guibord... vous donne aussi l'occasion de filmer le Québec comme jamais auparavant.

Combien de films cartographient l'espace avec un hélicoptère et 9 fois sur 10, je me dis à quoi sert-il ce plan? Qu'est-ce que le réalisateur est en train de

J'en suis venu à la conclusion qu'il fallait que ce soit une comédie. Sinon, le film aurait été trop moralisateur et je n'arrivais pas à trouver dans le drame un point de vue intimiste ou touchant. Avec la comédie, on allait pouvoir décaler les situations, les exagérer. Et pas seulement les politiciens, mais tous les personnages. En fait, quand tu regardes Guibord, c'est le gars le plus « normal », qui vit un vrai dilemme. Les autres sont des électrons libres autour de lui qui font déraiper les choses. Et je pouvais les dessiner à plus gros traits. Sauf peut-être la famille, que je voulais relativement crédible.



Souverain (Irdens Exantus) et Guibord (Patrick Huard) dans **Guibord s'en va-t-en guerre**

nous dire? Ou alors le producteur montre sa *production value shot*. C'est toujours spectaculaire, on s'entend, mais rarement satisfaisant. Ici, je devais montrer le territoire à vol d'oiseau, sinon on n'a aucune idée de quoi on parle. C'est « l'ingouvernabilité » de ce pays. Un député sur le Plateau-Mont-Royal, c'est un km². Mais la circonscription de Prescott–Makadewà–Rapides-aux-Outardes, bien qu'elle soit fictive, peut faire de trois à quatre fois la superficie d'un pays européen! C'était important de lier le territoire et les problèmes politiques au Canada. Un petit pays n'a pas les mêmes types de problèmes. Un député qui représente ces gens-là, ça implique forcément beaucoup, beaucoup de route. Même pour quelqu'un qui ne souffrirait pas d'aérodromophobie comme Guibord! Dans l'excellent documentaire **Chers Électeurs**, Manuel Foglia suivait deux députés, dont Charlotte L'Écuyer, qui circulait tout le temps en automobile. Et elle était parfois contrainte de voter contre les intérêts de son comté, comme lorsque le gouvernement libéral ne venait pas en aide à une papetière qui fermait. Mais ce n'est pas parce que quelque chose est d'intérêt pour un individu ou un comté que c'est d'intérêt national. Il y a aussi la question autochtone, que mon film ne fait qu'effleurer. Je les ai positionnés dans le rôle très typique des barrages, mais c'est une réalité, c'est comme ça qu'ils se font entendre. Un personnage le dit, d'ailleurs: « Les barrages, c'est pour les peuples patients. »

Vous ne situez jamais la guerre, qui est pourtant l'enjeu du vote décisif...

Si je rendais le tout trop concret, j'aurais été obligé de vraiment débattre de la guerre, de la situer, de la documenter. La guerre est ici un murmure, mon film porte davantage sur les rouages de la démocratie. Et la politique est souvent internalisée à l'intérieur d'une famille. Je ne pense pas qu'au cinéma, on s'intéresse aux idées et aux enjeux politiques, mais aussi aux gens. Pour l'ado, c'est très émotif, parce qu'à cet âge-là, on est investi d'une forte conviction, qui est très belle d'ailleurs, mais qui ne repose pas forcément sur des expériences ou de grandes analyses. Pour la mère, j'aimais qu'elle soit plus à droite, qu'elle ait moins peur d'une prise de position radicale. Si j'avais situé davantage la guerre, ça aurait trop écarquillé le film.

Guibord... *sortira à la veille de vraies élections fédérales. Aimez-vous l'idée d'entrer dans la mêlée par le jeu de la fiction?*

Il faut dire que politique, cinéma et culture ne se rejoignent à peu près jamais. Je ne pense pas que ça aura un effet d'entraînement, si ce n'est qu'en guise de clin d'œil. Et puis, je ne frappe pas sur les politiciens, mais sur tout le monde. Je frappe sur le citoyen, le premier ministre, les groupes de lobby, les *peacelovers*... L'ancien député bloquiste de l'Abitibi joue le rôle du député Choquette, qui

déclare pendant l'assemblée: « Tout serait beaucoup plus simple si le Québec était indépendant. » Il a accepté avec beaucoup d'autodérision, parce que vous avez vu comment j'ai évacué la question de la souveraineté. En fait, je l'évacue, mais ne l'évacue pas, parce qu'elle est au cœur de tout le film, avec le personnage de Souverain. Et qu'il est question de la vraie souveraineté selon moi. Au Québec, on croit que souveraineté égale indépendance, mais la souveraineté, c'est où se trouve le siège du pouvoir... Il est chez le peuple.

Les chocs culturels traversent votre filmographie. Ce thème est-il plus délicat à aborder dans une comédie?

Il faut le traiter avec plus de doigté. Tu ne veux pas être désobligeant avec les étrangers. Mais j'ai une arme assez redoutable, c'est que celui qui est le plus instruit, qui montre un réel enthousiasme pour la démocratie, c'est l'immigrant, donc c'est difficile de m'accuser en rétrospective de faire preuve de racisme. En même temps, la comédie permet de dédouaner beaucoup de choses et je voulais que l'Haïtien soit un peu le regard étranger qui nous fait voir la déconfiture de notre propre démocratie. Que les Haïtiens soient plus enthousiastes que nous sur le politique, ça, je voulais le montrer. Ils viennent d'un pays où la démocratie est assez théorique et ne la tiennent donc pas pour acquise. C'est quelque chose que je souhaitais dire aux Québécois: on tient notre démocratie pour acquise.

Visiblement inspiré de la réalité, le politicien incarné par Paul Doucet pourrait n'être que caricature, mais demeure sur la fine ligne de la vérité. Comment avez-vous abordé le travail d'acteur?

La caricature me faisait peur. Et ce qui a été difficile, c'est que l'on a auditionné beaucoup de comédiens anglophones, tous trop sérieux; il leur manquait une espèce de désinvolture qui est présente chez Harper. Harper est redoutable, parce qu'il n'a l'air de rien, mais il est intelligent! Avec Paul, on a beaucoup fouillé la rythmique et le côté un peu mollusque visqueux du personnage. Mais la grande difficulté du film, ça a été de trouver Souverain! On a fait des auditions à Montréal, dans la communauté haïtienne, même via Skype à Port-au-Prince. Irdens n'était pas encore breveté comédien, mais s'est imposé comme un bon mélange de candeur et d'intelligence. Et la chimie avec Patrick était excellente. Ce que j'ai aimé dans la proposition de Patrick, c'est que Souverain arrive dans un milieu où, visiblement, il n'y a pas de Noir. Et Guibord le regarde tout de suite comme une curiosité sur le plan politique, pas du tout sur le plan racial. Je ne voulais pas que ça soit **48 Hrs.**, le Noir et le Blanc. J'étais aussi tellement heureux de retrouver Suzanne Clément. Je vais faire un petit détour et rendre hommage à Xavier Dolan, qui a cette qualité de larguer ses comédiens sur un plateau comme des fauves. C'est-à-dire qu'il les relâche comme on ouvre une cage. Suzanne est une actrice très explosive et je suis cérébral, alors j'avais tendance



Micheline Lanctôt, Patrick Huart et Suzanne Clément dans le film de Philippe Falardeau — Photo: Christian Leduc

Je ne voulais pas coller à l'actualité. Aujourd'hui, quand on fait un film sur la politique, on aurait tendance à croire qu'il faut parler de la corruption, mais pas forcément. Je voulais que le film soit valable il y a 20 ans et dans 20 ans. Et qu'il le soit aussi dans d'autres démocraties que la nôtre. Maintenant, pour les gens d'ici, faisons-nous plaisir avec des références. Harper est musicien et le contraste n'est pas évident : le gars ne peut pas être acculturé s'il sait jouer du Scarlatti! Il n'a pas la même vision du soutien de la culture, peut-être, mais je souhaitais nuancer le portrait.

sur **C'est pas moi, je le jure!** à la retenir, à la contenir. Quand j'ai vu **Mommy**, j'ai eu le goût de lui donner carte blanche. Et elle n'a pas eu peur du côté amoureux du personnage. Elle crie à son homme : « Tu sais que je t'aime! » C'est une phrase sortie de nulle part, sur le quai. Ce n'est pas moi qui aurais pensé à ça, j'étais trop dans la politique. Elle arrivait avec des propositions semblables qui font qu'à la fin du film, on croit à leur couple.

Un personnage emblématique cite Winston Churchill : « Le meilleur argument contre la démocratie est un entretien de cinq minutes avec un électeur moyen. » Votre film est-il la réponse à ce cynisme?

Oui, et ce n'est pas anodin que je fasse dire ça au premier ministre. Harper a désacralisé nos institutions démocratiques en trouvant des manières de les court-circuiter. Il agit comme s'il pensait que l'électeur moyen n'avait pas grand-chose à dire sur la politique. Personnellement, je trouve que la réalité est quelque part entre tout ça. On a beaucoup de difficulté à voter

autrement qu'en songeant à nos intérêts. On va rarement se poser des questions sur les enjeux économiques globaux. Si je suis né dans un patelin où les emplois viennent de l'industrie du bois, il y a peu de chances que je devienne un environnementaliste et je comprends ça. Pas facile d'exiger de toujours avoir le portrait d'ensemble. C'est ce qui crée cette impossibilité de débat dans le comté de Guibord. N'allons pas demander à un comté aux besoins si spécifiques de régler le sort de la planète!

Les clins d'œil à Harper sont donc très volontaires.

Au début, ça ne l'était pas, mais j'ai pensé que les gens chercheraient Harper. Je ne voulais pas coller

à l'actualité. Aujourd'hui, quand on fait un film sur la politique, on aurait tendance à croire qu'il faut parler de corruption, mais pas forcément. Je voulais que le film soit valable il y a 20 ans et dans 20 ans. Et qu'il le soit aussi dans d'autres démocraties que la nôtre. Maintenant, pour les gens d'ici, faisons-nous plaisir avec des références. Harper est musicien et le contraste n'est pas évident : le gars ne peut pas être acculturé s'il sait jouer du Scarlatti! Il n'a pas la même vision du soutien de la culture, peut-être, mais je souhaitais nuancer le portrait.

S'il ne fallait retenir qu'une seule chose de Guibord, serait-ce cette jolie formule détournée, à savoir que la politique est « l'art de l'impossible possible »?

Oui. Guibord est pris dans un étau et, au final, il n'a que sa bonne conscience. Si l'on devait penser à une suite, ça irait très mal pour lui, parce qu'il finit par avoir la majorité de l'électorat à dos. Je crois que c'est quand il est saoul qu'il dit la vérité sur les politiciens. Il demande à Souverain de lui en nommer un seul au Québec ou dans le monde qui soit parti la tête haute... On sort de là usé, haï, vidé. Pourtant, 90 % des gens rentrent en politique avec un réel désir de changer les choses. D'ailleurs, j'ai coupé la suite, Souverain répondait Kennedy. Et Guibord : « Kennedy? Tu veux ma mort? Pourquoi pas Gandhi tant qu'à y être! » On dirait qu'il faut mourir pour sortir de la politique la tête haute. On l'a vu aussi avec Parizeau, qui a reçu une tonne d'hommages, mais la fin de sa carrière avait été extrêmement difficile, parce qu'on lui accolait toujours ses propos du référendum de 1995. Ce que je retiens de Guibord, c'est que par définition, il va sortir de là très usé, malgré toutes ses convictions.

Donc, Guibord serait l'impossible, et Souverain, le possible...

J'aime beaucoup cette formule, il y a de ça là-dedans. Même moi, chaque fois que je veux citer cette phrase, je n'en suis jamais sûr. C'est drôle, parce que récemment, Pierre Karl Péladeau l'a citée et bien citée, en disant que c'est l'art du possible. Mais moi, je pense que la politique, c'est l'art de l'impossible. **CE**